



BAUME OU TORTURE ? DE QUELQUES PENSÉES PROVENÇALES SUR LE RÊVE

Emmanuel Desiles

► To cite this version:

Emmanuel Desiles. BAUME OU TORTURE ? DE QUELQUES PENSÉES PROVENÇALES SUR LE RÊVE. L'Astrado : revisto bilengo de prouvenço : revue bilingue de provence, 2012, pp.7-13. <hal-01075594>

HAL Id: hal-01075594

<https://hal.science/hal-01075594v1>

Submitted on 22 Oct 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



HAL Authorization

BAUME OU TORTURE ? DE QUELQUES PENSÉES PROVENÇALES SUR LE RÊVE

Pèr li nounanto an de Jan-Pèire TENNEVIN

Nul n'a oublié la fameuse devise de Freud : « Le rêve est la réalisation d'un désir ». La théorie, qui a suscité interrogations, engouements ou polémiques – et ce même dès l'époque du psychanalyste autrichien – a le mérite de poser en profondeur la question de la fonction du rêve en matière de psychologie, de ses conséquences et de ses exploitations thérapeutiques ou littéraires.

Les Provençaux dans tout cela ? L'un de nos meilleurs critiques littéraires et spécialiste de culture provençale, Charles Mauron, est tout à fait clair quant à la fonction primordiale du rêve dans le fonctionnement psychique humain. Le rêve compense une réalité déprimante, voire anxiogène, en prend le contre-pied et, de la sorte, aide à vivre, sinon à vivre mieux. L'écrivain de Saint-Rémy parle de « renversement de situations angoissantes ». Il poursuit, dans son étude sur la *Psychocritique du genre comique* : « Un tel renversement est observé de façon très courante dans les jeux enfantins, mais aussi dans les rêves éveillés des enfants et des adultes. Le faible s' imagine fort, le pauvre, riche, le coupable, justicier, etc. Ces fantaisies n'ont, en elles-mêmes, rien de comique. Elles traduisent simplement un des mécanismes classiques de défense contre la dépression. »¹

Sur un plan collectif, et à la lumière de l'exégèse de Charles Mauron, nous jetons un regard neuf sur le monde fantasmagorique et folklorique de *Cocagne* que le Carnaval provençal exploite à merveille. Cocagne... le pays où tout est facile (d'où l'expression lexicalisée par la suite pour désigner une sinécure – le Patroun Apian du *Pouèmo dóu Rose* ne trouvera meilleure formule pour expliciter la facilité de la descente du Rhône²). Le pays de Cocagne est le lieu où tout est abondant, en particulier la nourriture. Or, à y regarder de plus près, cet état imaginaire correspond au négatif – au sens photographique – d'une réalité historique. Au temps où les écrivains provençaux décrivent soigneusement le pays de Cocagne – prenons l'exemple de Claude Brueys – les temps sont justement pénibles, âpres, les disettes abondent et les hivers sont rigoureux. L'historien Pierre Goubert n'a de cesse de rappeler qu'à la période baroque en littérature (en histoire, *grosso modo* du règne d'Henri II à la mort de Louis XIII) correspond une période de « temps difficiles », de frimas (petit âge glaciaire), de restriction alimentaire, de difficultés de vie de tous ordres. Ne soyons pas étonnés, dès lors, si les Provençaux « compensent » en rêvant à un monde diamétralement opposé... Et le phénomène se confirme en matière amoureuse : plus les filles sont revêches, rétives, peu enclines à aimer leurs galants, « rebetenco » comme le dit Claude Brueys, plus, au pays de Cocagne « se prenié de countentamen »... En deçà même du pays de Cocagne, Brueys nous parle d'un temps aimable, premier, quasiment génésiaque, où « las pardris toutos lardados, ben cuechos, et ben aprestados toumbavon dedintre lou plat »³... paradis perdu qui prend des allures d'archétype jungien d'un monde merveilleux que l'humanité a collectivement perdu...

Mais au moins, le rêve d'un pays antérieur (génésiaque) ou ailleurs (Cocagne) a-t-il aidé à vivre... Telle était la conclusion du cynique récit des trois jardiniers de la pièce de Max-Philippe Delavouët, *Tistet-la-Roso*, où l'on découvrirait que le rêve érotique centré autour de la jeune fille du baron était, en fin de comptes,

(...) la resoun dins lou sounge
Que, de l'age d'ome au veiounge,
ajudo à vièure quand siés las
di macaduro dóu coulas.⁴

1 : Charles Mauron, *Psychocritique du genre comique*, José Corti, Paris, 1985, p.30.

2 : Frédéric Mistral, *Lou Pouèmo dóu Rose*, laisse XXII, Aralia, Paris, 1997, p.70.

3 : Prologue du Ballet des Maquerelles, in Claude Brueys, *Lou Jardin deys Musos prouvensalos*, Aix, 1628, réédition d'Anselme Mortreuil, Marseille, 1843, reprint Slatkine, Genève, 1971, deuxième partie, p.25.

4 : L'extrait de cette pièce est consultable dans l'anthologie de Marie-Claude et Claude Mauron, *Pèr Prouvènço*, Centre de Recherches et d'Etudes Méridionales, Saint-Rémy-de-Provence, 1988, p.36-40.

Le rêve alors revêtirait-il définitivement la fonction de « béquille » à la réalité, donnant accès à l'homme à ce qu'elle lui interdit, transgressant au passage l'idée de l'impossible ? Là encore n'était-ce pas l'expérience que faisait le jeune Mistral qui, lors de l'épisode fameux des *flour de glaujo*, rêvait qu'il attrapait les iris tant désirés qu'il n'avait pu cueillir ? Relisons :

E, devinas ço que soungère !

Parbiéu, mi flour de glaujo... Dins un bèu courrènt d'aigo, que serpejavo autour dóu mas, cande, linde, azuren coume li Sorgo de Vau-Cluso, vesiéu de bèlli mato de gràndi glaujo verdo qu'espandissien en l'èr uno man-fado de flour d'or.

De damisello d'aigo venien se ié pausa 'mé sis aleta de sedo bluio. E iéu nadave, nus, dins l'oundo risouleta, e cuiéu à manado, à jounchado, à brassado, li flourdalis bloundino... E dóu mai n'en cuiéu, dóu mai n'en sourgissié.⁵

C'est assez dire que le jeune garçon réalise sur le plan onirique ce qu'il n'a pu réussir dans la réalité de sa faiblesse enfantine. Pour le reste des fonctions de ce rêve et de ses intérêts, nous renvoyons à l'ouvrage de Charles Mauron, *Estudi mistralen...*⁶

Pour notre propos, nous pourrions nous en arrêter là et conclure à une indispensable et saine fonction compensatoire du rêve chez les Provençaux s'il n'y avait pas, de façon concomitante, un corpus de textes envisageant un au-delà de cette fonction – ou plus exactement un *après* le rêve, fût-il agréable, enivrant, revalorisant, revigorant, sur le moment.

Dès notre XVIème siècle, du côté de Salon de Provence, un auteur, Michel Tronc, dans ses *Humours à la lorgino*⁷, reprend le vieux topos de la femme revêche, dépassé par le rêve de l'amante sensuelle voire lascive. A défaut de connaître les joies de la chair dans la réalité, au moins « le rêve réalise le désir » pour reprendre la formule freudienne. Le poème dont il est question commence en ces termes :

D'UN SONGE

*Lon d'uno aigo courant, you m'anery couchar
Et songere, conblat d'uno extremo tristesso,
Que lou diou sonjareu fet ver you aprochar
Per faussos illusions en songe ma mestresso.*

*Quant you aguere vist son regart gracious
Vont jugavo Amour; gitant des millo flechos.
You creziou estre adon plus hurous que ley dious
De my sentir brular de tant doussos flamechos.*

*Regardave son front que d'un cristal es fach.
Sous peus reffrisottas, sa bouquo couralino,
Amirave son sen qu'es blanc coumo lou lach
Et ley dous limassous que son sur sa peitrino.*

*You istere lon tens en gran contenplation
Per veire ley beus tres de sa plasento facy,
Subre ello you legiou des millo perfection,
Et autant de beutas, surtout sa bouno gracy.*

*Encaros plus content quan d'un parlar benin
My diguet : mon amic, non my digues crudello,*

5 : Frédéric Mistral, *Memòri e raconte*, Culture Provençale et Méridionale, Raphèle-lès-Arles, 1980, p.21-22.

6 : Saint-Rémy-de-Provence, 1989, p.16-51.

7 : On trouvera le poème de Michel Tronc (présenté ci-après) dans Michel Tronc, *Las humours à la lorgino*, éd. de L'Astrado, Toulon, 1978, (édition critique de Catharina C. Jasperse), tome II, p.289.

*Car siou eissy espres per boutar uno fin,
Au mau que nuech et jour ton esperit bourrelo.*

Dans un contexte littéraire d'élégie amoureuse, où les poètes se plaignent constamment du peu d'entrain sexuel ou sentimental de leurs belles, le rêve apparaît donc comme le seul lieu dans lequel la frustration peut être évacuée. Une sorte de remède, de médicament, de baume... Mais, pour filer la métaphore de la pharmacopée, Michel Tronc entrevoit une « complication au traitement ». Lisons la fin du poème :

*May couneissere ben à mon triste reveilh
Que Venus et son fiou avien fa la partido,
Per sy truffar de you et lou diou dou Soumeilh
L'avien per son plazer tout espres allestido.*

*Vay ty faire brustiar, songe descrepitous,
Tu que my vos tronpar à ton anssiano modo,
Et pusque tu non sies istat de you pietous
Tu et quy t'a mandat vejo you sus la rodo !*

Les mots sont lâchés : *tronpar*, *truffar*... Voilà finalement, au-delà de la fonction apaisante du rêve, ses conséquences *in fine*. Le rêve a permis d'entrevoir ce que pourrait être le bonheur et le « contact à la réalité » est d'autant plus pénible, d'autant plus difficile... Nous ne sommes plus très loin de l'idée romantique d'un paradoxe de l'homme, capable de pressentir ou d'observer l'idéal, incapable d'y accéder... Alors pourquoi rêver si l'on finit par être d'autant plus déçu ? Telle serait la conclusion que fournirait implicitement Michel Tronc.

Est-ce seulement un sentiment d'auteur s'inscrivant dans ce que l'on a appelé le baroque noir ? Hélas, telle est également la conclusion de Joseph d'Arbaud, au début du XX^{ème} siècle. Dans son poème *Autounado*, écrit « à chaud » après son éviction d'auprès de Mathilde de Magallon, le poète utilise des formules de portée universelle :

Amaro finicioun de tout pantai uman !⁸

D'Arbaud ne laisse nul choix, ne distingue aucune nuance : tout songe est vain... *Tout sounges es van...* C'est d'ailleurs la formule d'un autre de ses poèmes (*La niue du Lausié d'Arle* également⁹).

Vanité ! Le mot entre en résonance avec la tournure *faussos illusions* du vers 4 du poème de Michel Tronc. Dans *vanité* il y a à la fois l'inutilité, l'illusion, l'orgueil de l'homme aussi, qui a cru pouvoir, tout seul, par ses propres moyens, se sortir du tracassé infligé par la réalité... La réalité n'en est que plus amère.

Conséquemment, nous en arriverions presque à la conclusion – inverse de la première que nous avons tirée – qu'il vaut mieux encore ne point se servir du rêve plutôt que de céder à ses attraits et à en payer le prix fort par la suite...

Sur un plan clinique, l'excès d'utilisation de rêves, de fantasmes, d'illusions compensatoires, est reconnu comme délétère par les spécialistes... Le psychiatre londonien, Robin Skynner, parle de la désolante et pathologique habitude de « vivre dans le fantasme »¹⁰.

Les Provençaux ne seraient-ils donc pas rêveurs ? Disons que, s'ils le sont, ils le sont avec cette nostalgie caractéristique de nos contrées, où, comme l'écrit si justement Max-Philippe Delavouët dans le même *Tistet-la-Roso* : *Passa lou rire, vèn la reno !*

Emmanuel Desiles
Aix-Marseille Université

⁸ : Joseph d'Arbaud, *Obro pouëtico*, Mistral, Cavaillon, 1974, p.28.

⁹ : *Idem*, p.76 et 78.

¹⁰ : John Cleese et Robin Skynner, *Comment être un névrosé heureux ?*, Odile Jacob, Paris, 1998, *passim*.